Zeitschrift: Archives des sciences [1948-1980]
Herausgeber: Société de Physique et d'Histoire Naturelle de Genève
Band: 14 (1961)
Heft: 3

Artikel: La place de l'espèce humaine dans la nature
Autor: Dottrens, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-739580

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PLACE DE L'ESPÈCE HUMAINE DANS LA NATURE

PAR

E. DOTTRENS

Ayant été invité à publier le texte de la causerie présentée à l'assemblée générale (mars 1961) de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Genève, j'ai pris le parti de lui conserver son allure oratoire, plutôt que de le remanier pour la publication.

Mon propos n'est pas de vous présenter une contribution scientifique comme c'est la coutume, pour un nouveau président de cette société, mais bien plutôt de vous exposer les simples réflexions d'un naturaliste préoccupé du sort de la nature vivante et tout spécialement des animaux. Comme il s'agit de porter un jugement sur la place qu'occupe l'espèce humaine dans le monde, le monde terrestre s'entend, je m'attends, je l'avoue sans ambages, à des « mouvements divers », comme on dit en relatant les assemblées politiques, mais comme nous sommes entre gens de sciences, je suis bien certain que ces mouvements resteront intérieurs et cérébraux. Je ne suis pas assuré qu'il en serait de même dans une assemblée d'êtres humains non familiarisés avec la recherche objective et l'étude des problèmes de la nature vivante.

Mon intention est de faire admettre que l'humanité, en dépit des exceptionnelles facultés intellectuelles et de l'ingéniosité technique d'une partie de ses représentants, (qualités incomparablement plus développées que celles de n'importe quel autre animal) est et reste bien un élément de la faune terrestre.

A la fin du XVIIIe siècle, quand les naturalistes faisaient les premières et retentissantes découvertes de la biologie expérimentale, un CHARLES BONNET pouvait écrire les « Contemplations de la Nature », ouvrage philosophique tendant à la fois à glorifier Dieu par la contemplation de

ses œuvres et à magnifier l'homme, créature parfaite qui rejoint Dieu « par l'intermédiaire des intelligences célestes ». Personne, je pense, ne contestera que le naturaliste du XXe siècle est devenu plus modeste, encore qu'à notre époque un TEILHARD DE CHARDIN n'hésite pas à parler de « la grandeur éblouissante du phénomène humain ».

Incapable par nature de quitter le terrain solide des faits naturels, fermé aux joies pures de la philosophie idéaliste, et choqué par tout ce qui ressemble à l'orgueil ou au contentement et à l'admiration de soi-même, je trouve au contraire que l'homme, par ses prétentions même à dominer la création et par sa propension à écraser ladite création de sa puissance, ne fait qu'obéir à des tendances, des impulsions innées, des sentiments obscurs, bref, à ces instincts qu'il partage avec les bêtes.

Cette tendance déraisonnable à satisfaire abusivement ses besoins et ses appétits au détriment des autres créatures se rapproche en effet manifestement du comportement instinctif des animaux jusqu'à se confondre avec lui et cela en dépit de toutes les considérations sociales, éthiques, philosophiques et religieuses par quoi l'homme tend d'ordinaire à justifier ses prétentions. Les animaux eux aussi pensent, mais obscurément sans doute, et en tout cas se comportent en tant qu'individus et en tant qu'espèces, quand ils se croient ou se sentent les plus forts, comme si le monde avait été créé pour eux, n'étant retenus dans leur tendance à l'expansion que par les réactions de leurs concurrents et de l'ensemble du milieu. La différence essentielle entre le comportement animal et celui de l'homme, résultant des capacités exceptionnelles de celui-ci, réside dans l'excès de la puissance acquise par l'espèce humaine, cause de la rupture des équilibres millénaires. L'homme manquant d'adversaire à sa taille est devenu un être particulièrement dangereux. Si j'estime que le tenir pour une créature à part est une grave erreur, c'est non seulement que je suis de plus en plus frappé par les analogies du comportement individuel et social entre lui et les bêtes, mais aussi que cette prétention constitue sans doute un danger redoutable pour lui-même.

Voyez, par exemple le thème des récentes « Rencontres internationales » de Genève: La Faim. Le comité d'organisation a fait appel pour ces débats à des médecins, des économistes, des sociologues, des penseurs divers et même des journalistes, ces indispensables « Je sais tout » de la vie moderne. Je n'ai pas pu suivre les discussions, mais il me semble que l'idée n'a même pas effleuré les organisateurs que ce problème avait, à côté des aspects économiques et humanitaires un fondement biologique

et qu'un naturaliste aurait eu son mot à dire quant aux causes et aux conséquences plus ou moins lointaines de la situation et quant aux mesures à envisager pour y faire face. Non, le droit de l'homme à une emprise totale sur la nature y était admis comme un axiome. Pourtant le naturaliste est convaincu que le problème de la faim est insoluble si on néglige les impératifs de la biologie et notamment si on se refuse à appliquer à l'espèce humaine les conditions fondamentales des équilibres naturels.

Avant de considérer l'espèce humaine comme un tout, il me paraît utile, voire indispensable, de marquer au moins succinctement l'étroite parenté, n'en déplaise aux âmes orgueilleuses, de l'homme et des autres mammifères. Nous laisserons de côté les preuves anatomiques, physiologiques, génétiques qui sont évidentes pour nous arrêter seulement à deux notions de psychologie et de sociologie animales, celle de territoire et celle de dominance dans le dessein de rappeler que la mentalité humaine n'est pas si foncièrement différente de celle des animaux qu'on se complaît à l'imaginer. Je prétends que si le développement cérébral de l'homme a augmenté son efficience, il n'a pratiquement pas modifié jusqu'à présent, *dans la masse*, son comportement animal. Voici par exemple la notion de territoire: Les écologistes connaissent de mieux en mieux chez une foule d'espèces animales les modalités du partage du milieu biologique entre les différents individus d'une même espèce, chaque individu ou chaque couple se réservant la souveraineté, en quelque sorte, d'un territoire délimité dans une certaine mesure, et souvent marqué, borné, pour ainsi dire. Ce territoire est défendu, cas échéant contre tout empiétement, parfois avec bec et ongle, à coup de griffes, de dents ou de cornes. L'individu marque son territoire de façons fort diverses selon les espèces: le rossignol en chantant, le renard en déposant judicieusement ses fientes etc. Pour être plus visible, plus ostensible à nos yeux, le quadrillage géométrique de nos propriétés foncières n'est donc pas dans son essence et dans sa signification une singularité de l'homme, non plus que les rapports sociaux qui en découlent et que simplement nous concevons mieux parce qu'ils nous sont familiers. Mais le naturaliste, grâce à de patientes observations sur le terrain comprend de mieux en mieux la sociologie des bêtes en découvrant les subtiles variations de leurs relations territoriales; on s'aperçoit peu à peu que les mœurs des animaux sont bien plus complexes, et en un certain sens bien plus proches de celles de l'homme qu'on ne l'imaginait.

La délimitation des territoires n'a de signification, apparemment, qu'à l'intérieur d'une espèce donnée, du moins en général: un rossignol signale son domaine à l'intention des autres rossignols, il ignore les territoires du renard et réciproquement. L'homme qui peut satisfaire ses instincts de possession ne se comporte pas autrement, même le clochard qui doit avoir son banc personnel ou sa place attitrée sous un pont, ignore en principe les zones d'influence qu'à ses côtés se disputent les moineaux.

Le malheur, avec la technique actuelle, c'est que le propriétaire humain ravage, en aménageant son bien, les territoires d'une foule animale de copropriétaires méconnus.

On sait que chez les bêtes les compétitions éventuelles pour l'occupation d'un territoire peuvent donner lieu à des luttes parfois mortelles. Ces combats sont jusqu'à un certain point sans doute un facteur de sélection intraspécifique. Il va de soi que poussé à l'extrême, le système des luttes intestines deviendrait antibiologique. Il est donc tempéré, quant à ses conséquences, d'abord par le marquage et la signalisation qui sont des conventions tacites avant la lettre. L'homme, en créant le bornage, les registres fonciers, la police, les états et au niveau mondial les organisations internationales tend au même but: diminuer la fréquence et la gravité des conflits. C'est même un grand mérite de l'esprit humain d'avoir imité, dans des conditions difficiles et complexes, volontairement, sciemment, consciemment, des dispositifs régulateurs intraspécifiques qui ne sont qu'instinctifs chez les animaux.

Quant à la notion de dominance ou, si on veut, de hiérarchie, phénomène longtemps méconnu de la psychologie des espèces grégaires, elle s'applique avec encore plus d'évidence à la vie sociale humaine quelle qu'elle soit. L'analogie même des attitudes animales et celles des hommes marquant par exemple la dominance d'un côté et la soumission de l'autre peut être frappante comme celle de ce jeune chamois décrit par Bürckhardt qui incline la tête devant le chef de harde, geste qui répond à la perfection à une manifestation humaine de déférence. Il va sans dire que je ne fais pas allusion ici à des comparaisons anthropomorphiques qui sont si souvent de la plus haute fantaisie, mais bien à des constatations vérifiables et vérifiées de naturalistes compétents, car dans l'interprétation des activités animales, la plus extrême prudence s'impose.

Au sujet de l'anthropomorphisme, il ne serait pas difficile de montrer qu'il est justement une expression de l'égocentrisme commun à tous les animaux dont l'intellect est analysable.

Tel le faon qui considère le garde qui l'élève comme sa nourrice et dont les réactions deviennent étranges, lorsqu'il atteint la maturité, étranges du moins pour qui n'a pas compris son... capréolomorphisme. Il faut constamment garder à l'esprit que nous ignorons ce qui se passe au juste dans l'intellect et dans le « cœur » des bêtes. Les manifestations de la vie sociale varient naturellement d'une espèce à l'autre, dans leurs modalités et dans leur expression, mais ce qui paraît commun à toutes, l'espèce humaine comprise, ce sont les motivations, les raisons profondes d'agir ou de réagir. Subjectivement, nous éprouvons cet instinct de tenir un rang qu'on observe chez les animaux grégaires, nous l'appelons notre « bon droit ». Notre bon droit, comme chacun sait, peut être à chaque instant contesté; les plus impulsifs défendent le leur envers et contre tous avant même qu'il soit attaqué. La hiérarchie, étant un état d'équilibre instable, peut être en tout temps remise en question, surtout par les tentatives d'empiétements de ceux qui, si nous n'y prenions garde, n'hésiteraient pas à nous marcher sur les pieds. Ce qui prouve la nature en quelque sorte atavique des contestations de préséance, c'est l'agitation émotive qui les accompagne, la passion parfois si difficilement contenue, même chez les intellectuels, par ces qualités proprement humaines et par conséquent si fragiles que sont le savoir-vivre, la politesse et la maîtrise de soi. Chez les animaux d'un troupeau ou d'une harde comme dans la société humaine, on a donc décelé avec certitude l'existence d'une hiérarchie plus ou moins complexe dans les rapports entre les individus. En principe chacun occupe une place marquée. Elle est maintenue par le jeu subtil de toute une série de signes et d'attitudes: gestes évocateurs plus ou moins ébauchés, simulacres, dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la ritualisation. Conscients ou inconscients, les animaux ont aussi leurs manifestations rituelles. Une hiérarchie établie et plus ou moins stabilisée est un équilibre complexe des forces individuelles en présence. On pourrait peut-être noter en passant que les heureux de ce monde sont sans doute ceux qui sont satisfaits de leur rang social; les plus malheureux étant sans conteste ceux qui souffrent de se sentir éternellement à un ou plusieurs échelons au-dessous du niveau que leur mérite - ou le mérite qu'ils s'attribuent - devrait à leur sens leur permettre d'occuper. Je renonce à citer des exemples d'application du principe de dominance dans la vie de tous les jours, on en pourrait relever de toutes sortes; il est clair que la vie sociale est faite de compromis entre les diverses aspirations individuelles et la paix sociale du

maintien de chacun à la place qu'il a pu s'assurer sans trop de heurts. Les troubles sociaux sont manifestement des ruptures de tels équilibres. Chez les cerfs, par exemple, ils se produisent en automne surtout à l'époque du rut.

Les évènements actuels d'Afrique noire montrent que la brusque carence de l'autorité hiérarchique déclanche des compétitions de préséance — une course au pouvoir — et des dissensions tribales qui n'ont qu'un lointain rapport avec la libération des peuples pour ne pas dire qu'ils en sont le contraire: de toute évidence chacun recherche essentiellement à satisfaire son instinct de domination trop longtemps mis en échec. Les soubresauts de l'Afrique noire sont, parce que le jeu des instincts s'y révèle plus crûment, la caricature de la politique de nos Etats policés. Il me paraît clair que la « scène politique » est le théâtre où s'agitent le plus ostensiblement les ambitieux, qui sont parmi les hommes les plus acharnés à vouloir régler l'ordre hiérarchique à leur profit et à défendre contre tout adversaire leurs intérêts, intérêts personnels, intérêts de parti, intérêts de classe, intérêts nationaux. J'entends l'objection que parmi les politiciens, il en est qui ont une conception moins mesquine de leurs fonctions. Je le concéderai volontiers, ce sont alors des hommes d'Etat qui, leur instinct de domination étant satisfait, peuvent se préoccuper de l'intérêt général... ce qui pourrait bien être le meilleur moyen d'assurer leur position. Un idéaliste convaincu fera bien d'ignorer les vrais motifs des actes de la plupart des autorités, quel que soit le régime au pouvoir, ou alors de fermer les yeux. Le danger pour l'espèce humaine prise dans son ensemble, danger mortel pour son avenir, pourrait bien être le fait d'être dirigée, inéluctablement, par des politiciens, c'est-à-dire par des individus qui, par les tendances même qui les ont amenés au pouvoir, ne conçoivent la possibilité de ménager l'adversaire que s'ils escomptent de leur « clémence » quelque avantage ou profit, pour eux-mêmes ou pour leur groupe. Or l'adversaire de l'espèce humaine prise dans son ensemble, c'est la nature elle-même.

De tout temps l'homme a dû lutter pour subsister contre une nature hostile à son expansion, mais il y a longtemps que régionalement l'humanité s'est développée à l'excès. Le drame actuel c'est la généralisation et l'accélération du phénomène.

Considérez dans l'optique du naturaliste, les dissensions, les troubles et les misères qui menacent ou accablent notre espèce, ces malheurs vous paraîtront inévitables, fatals. Fatals, parce que l'humanité vit, raisonne

et s'agite sans se préoccuper des conditions naturelles de son existence. Méconnaissant les droits éventuels de tout ce qui s'est perpétué jusqu'à ce jour en dehors de son influence, l'espèce humaine piétine, massacre tout ce qui dans la nature s'oppose à son extension; elle ne ménage, et encore pas toujours, que ce qui peut être utile à son emprise. Remarquez que même l'Union internationale pour la protection de la nature a modifié son nom, elle est devenue l'Union internationale pour la conservation de la nature et de ses ressources. Le titre correspondant au but visé serait plutôt Union internationale pour la conservation et l'économie des ressources naturelles, marquant honnêtement par là qu'elle vise à éviter le gaspillage des ressources plutôt qu'à limiter leur exploitation. La propagande de l'Union tend, presque exclusivement, à marquer l'intérêt que l'homme peut retirer *pour son expansion* d'un peu plus de sagesse et de discernement dans l'emploi qu'il fait des ressources terrestres accessibles. Si cette propagande ne portait pas dans ce sens, elle n'aurait aucune chance d'atteindre les politiciens et par conséquent les gouvernements.

On sait que dans la nature non perturbée par l'homme, les équilibres naturels aboutissent à une profusion extraordinaire — qui du moins nous paraît telle ! — d'espèces et d'individus, même dans les conditions climatiques les plus rudes. Les immenses hardes sauvages des savanes tropicales et même subdésertiques en sont, dans bien des contrées en étaient, des exemples frappants. C'est un véritable leitmotiv qui revient dans les relations de voyages des explorateurs que la richesse des faunes et des flores dans les pays vierges, même dans des terres aussi hostiles que les déserts naturels, les mers polaires, les terres australes. C'est aussi un fait constant que l'arrivée des premiers explorateurs a été le signal d'un massacre qui a souvent débuté par une honteuse boucherie pour le plaisir de tuer et qui s'est poursuivi, et qui continue, par une occupation moins sanglante mais, pour la nature, tout aussi pernicieuse, qualifiée de « mise en valeur du territoire ».

L'extension et la multiplication de l'espèce humaine correspond d'évidence aux cas bien connus d'espèces animales en voie de prolifération excessive, qui sont aussi caractérisés par une courbe d'accélération de la densité de population, la détérioration du milieu vital aboutissant pour l'espèce envahissante à la disette et à la misère, signes précurseurs de la débâcle et de l'effondrement. Ce tragique tableau a son pendant dans l'histoire humaine: des populations subissant fami-

nes, épidémies et ravages et causant des destructions étendues de leur territoire. Sur tout le pourtour de la Méditerranée et en Orient, il existe d'immenses régions ruinées, transformées en déserts par l'industrie humaine, quand elle était, pourtant, encore dans l'enfance.

Aucune espèce ne semble avoir jamais eu une influence d'une telle ampleur sur son milieu vital. A vrai dire, les catastrophes frappant une espèce sauvage semblent plutôt rares dans la nature intacte; le plus souvent, si ce n'est toujours, les ravages dus aux déséquilibres biologiques paraissent être les conséquences directes ou indirectes des interventions humaines; normalement un déséquilibre, produit par exemple par fluctuation de climat, se rétablit par une sorte de balancement qui s'amortit progressivement. En l'absence de causes perturbatrices graves, les espèces se maintiennent en équilibre numérique relativement stable.

Considérez l'aigle, par exemple: sa fécondité est faible, en moyenne un jeune par année; comme il subsiste aux dépens d'espèces relativement peu prolifiques (sauf la marmotte qui lui assure l'essentiel de sa subsistance), il a besoin, par couple, de territoires étonnamment vastes. Le Parc national et ses alentours avec une superficie égale à peu près à celle du canton de Genève (environ 250 km^2), n'héberge guère que deux couples, quatre au maximum dans les années de prospérité. Sans intervention humaine, l'aigle, en équilibre avec son milieu, ne saurait disparaître, ni devenir une plaie, ni accroître son aire d'occupation. C'est sans doute un grand danger pour l'homme, maintenant qu'il a acquis les moyens de dominer le monde, de ne pas jouir comme l'aigle et beaucoup d'animaux d'un système régulateur naturel, physiologique, parant à l'excès de la prolifération. Chez les oiseaux, cette régulation se produit par la capacité de créer des nichées de remplacement en cas d'accident et par la diminution, voire l'arrêt total des pontes en cas de disette.

Chez l'homme, le naturaliste est bien obligé de constater que la pullulation, consécutive surtout aux progrès de l'hygiène et de la médecine, n'est pas compensée par un frein à la reproduction. De sorte que l'espèce tend à se multiplier conformément à ses instincts, sans tenir compte des conséquences pourtant prévisibles. Même éclairés et conscients de la nécessité de mettre un frein à l'extension de l'espèce humaine, beaucoup de bons esprits répugnent même à regarder la situation en face.

L'homme, dans la défense active des territoires qu'il a envahis et aménagés à son profit, a conçu les notions de plaies et de « pest control ».

Ces notions s'appliquent à l'espèce humaine elle-même, cela ne fait aucun doute, les preuves en sont éclatantes. Nous avons noté trois caractéristiques des espèces animales qualifiées de pestes: accélération de la prolifération, détérioration du milieu, débâcle. L'espèce humaine a déjà connu régionalement ces trois stades. Si encore elle tendait à se stabiliser, on pourrait espérer le retour à un nouvel équilibre où notre espèce aurait d'ailleurs la part du lion... de la fable. Mais il faut être aveugle pour ne pas voir que l'accélération démographique mondiale est une plaie autrement plus menaçante que toutes les invasions de criquets ou de doryphores. Excusez-moi de revenir sur des chiffres déjà souvent cités: il a fallu quelque 200 millénaires pour que la population humaine sur le globe atteigne le nombre de 2 milliards et demi. Au rythme accéléré actuel, il s'y ajoutera sans doute deux autres milliards en trente ans; tout laisse prévoir qu'on pourra compter 6 et 7 milliards d'humains sur la planète vers l'an 2000.

Le plus inquiétant, pour l'avenir de l'humanité, c'est qu'il existe même des économistes distingués qui s'efforcent de calmer nos appréhensions. La presse attribue à M. Josué de Castro ancien président de la F. A. O. l'affirmation que la faim sur le globe ne résulte pas de la surpopulation mais d'une production agricole « sous-développée », de sorte que si l'homme tirait parti de toutes les terres cultivables avec des moyens modernes, la terre pourrait nourrir 10 fois la population actuelle du globe. Un calcul aussi magistral suppose tout simplement que des surfaces énormes où survivent une foule de créatures sauvages seraient annexées à leur tour et sacrifiées aux exigences insatiables de l'espèce humaine et qu'alors on ne ferait que reculer pour mieux sauter... dans quel gouffre ?

D'autant plus que, même économiquement, les aménagements de territoires sont loin de se solder par un bilan favorable. Avec les techniques modernes, les cas de stérilisation du terrain, de « désertification », loin de diminuer comme on pourrait se complaire à le croire se sont amplifiés. Les Américains disposent de quelque 250 millions d'Ha à vocation agricole, (cet euphémisme désigne les terrains que l'homme sacrifie ou envisage de sacrifier à son seul profit). Sur ces 250 millions, 50 millions, reconnaissent-ils, sont déjà dégradés et leurs statistiques établissent que 200 000 ha s'ajoutent chaque année aux terres rendues improductives. La superficie des terres déjà dégradées égale celle de 5 Etats (Ohio, Indiana, Illinois, Wisconsin et Missouri) soit à peu près

12 fois la superficie de la Suisse. Autre exemple: on annonçait récemment que les Russes, en application de leurs plans d'extension agricole, ont détruit, à leur grand dam, des surfaces gigantesques en voulant affecter à la culture des céréales des steppes herbeuses pauvres, l'érosion éolienne, consécutive aux labours ayant anéanti la mince couche de terre arable.

Un cas d'inconscience pure a été signalé par un correspondant de l'U. I. C. N.*: Au Chili, région de la Terre de feu, la forêt séculaire et protectrice est abattue actuellement pour obtenir des pâturages à moutons, avec le résultat qualifié de paradoxal qu'un Ha de belle forêt condamnée parvient à peine à nourrir en moyenne *un* mouton.

Si vous pensez que nous autres Suisses ne serions pas si inconscients, je vous rappelle les 2000 Ha que nous stérilisons chaque année et parce que les petites choses, par leur répétition, ont aussi leur gravité, je vous signale le projet sérieusement envisagé d'installer un aérodrome civil dans les bois de Jussy, qui constituent pourtant une forêt protectrice au sens de la loi fédérale: on y prévoit le sacrifice de 100 Ha pour créer la piste et ses abords, ce qui représente le cinquième, pour commencer, du plus grand de nos trois mas forestiers genevois. Ceux qui considèrent la place de l'homme dans la nature selon l'optique habituelle trouveront peut-être que j'ai monté en épingle les cas d'échecs retentissants, mais que les réussites, agricoles en particulier, doivent s'inscrire au crédit de l'homme. C'est là encore, à mon avis, une preuve de l'égoïsme foncier et de l'inconscience de l'espèce humaine qui ne voit même pas que l'emprise toujours plus étendue sur les terrains « à vocation agricole » reste, même en cas de réussite, un empiétement d'une espèce sur le domaine d'autres espèces qui ne sont plus en état de se défendre.

D'aucuns penseront — l'égoïsme humain aidant — que la terre a déjà connu de vastes révolutions des flores et des faunes et que les interventions humaines ne sont qu'un épisode de plus. La différence fondamentale entre les « révolutions naturelles » et les destructions de l'homme réside dans le facteur temps. Il a fallu des millions d'années pour qu'évoluent sensiblement les flores et les faunes. Nous assistons au massacre de la vie naturelle par l'homme dans un laps de temps

* Presque tous les renseignements dont il est fait état dans ce texte proviennent du Bulletin de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature ou du Bulletin de la Ligue Suisse pour la Protection de la Nature.

biologiquement et géologiquement négligeable. Les optimistes rêvent de mettre à contribution, pour les besoins exclusifs de l'homme, non seulement les terrains à vocation agricole, mais encore la terre, la mer et le ciel (le Petit Larousse définit vocation : « acte par lequel la Providence prédestine toute créature (raisonnable) à un rôle déterminé)...

L'homme ayant créé Dieu à son image et annexé la Providence s'apprête à commettre de gaîté de cœur et apparemment sans arrière-pensée des destructions sans nom. Ce faisant il se comporte comme si la vie naturelle sur le globe était condamnée à brève échéance. Il ne voit même pas, dans son aveuglement, qu'il se prépare des conditions d'existence de plus en plus précaires parce que de plus en plus risquées, d'autant plus dangereuses qu'avec la mentalité politique que l'on sait il va droit au devant de conflits féroces. Mais l'homme est ainsi fait que sous prétexte de respect de la vie — de la vie humaine s'entend — il trouve plus moral de désorganiser la vie sur le globe pour essayer vainement de délivrer des affres de la disette des millions de créatures qui se multiplient plus vite que n'augmentent les ressources alimentaires, quitte à déclancher, pour assurer sa place au soleil, d'effroyables conflits armés.

Il est temps de conclure. J'ai voulu, en insistant sur l'appartenance de l'humanité au monde animal, mettre en question les droits qu'elle s'est arrogés sur l'ensemble de la création. Montrer qu'à l'égard des autres créatures et d'elle-même elle se comporte comme les bêtes, mais aussi comme le Roi-Soleil, si ridiculement imbu de ses droits divins qu'il n'imaginait même pas que ces droits fussent mis en question. Je pense que c'est en mesurant objectivement la relativité de ses mérites et en renonçant si elle le pouvait à sa ridicule prétention d'être l'espèce élue, le chef-d'œuvre de la nature, que l'humanité démontrerait dans quelle mesure elle est capable de s'élever au-dessus d'elle-même et, par là, de se distancer du monde animal. Il me paraît malheureusement qu'elle n'en prend guère le chemin.